

**Académie Royale**  
**de Langue et de Littérature**  
**Françaises**



BULLETIN

TOME XIV — N° 1  
MAI 1935

## SOMMAIRE

<b>Giraud et Gilkin</b> (Lecture faite à la séance du 9 mars par M. Gustave Vanzype) .....	5
<b>Chronique</b> .....	15
Le Bureau .....	15
La Commission administrative .....	15
Elections .....	15
Le Souvenir littéraire .....	15
Les publications étrangères .....	16
Le Musée de la Littérature .....	16
<b>Ouvrages reçus</b> .....	17
<b>ANNEXE. — Concours triennal de littérature française (Poésie)</b> (période 1929-1931). Rapport fait au nom du Jury à M. le Ministre de l'Instruction Publique .....	19

---

**Académie Royale**  
**de Langue et de Littérature**  
**Françaises**

**Académie Royale**  
**de Langue et de Littérature**  
**Françaises**



BULLETIN

TOME XIV

BRUXELLES, PALAIS DES ACADÉMIES  
LIÈGE, H. VAILLANT-CARMANNE, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE

## GIRAUD ET GILKIN

---

(Lecture faite à la séance du 9 mars par M. Gustave VANZYPE)

---

Nous possédons, vous le savez, tout ce que contenait le cabinet de travail d'Albert Giraud. C'est l'ensemble de documents le plus important de notre Musée de la Littérature.

Ce que ce fonds Albert Giraud offre de plus curieux, de plus révélateur n'émane pas du poète lui-même. Ce sont des lettres de ses amis, de ses confrères. Parmi ces lettres, il en est une quarantaine d'Iwan Gilkin. Elles méritent une particulière attention. Elles nous font mieux connaître, et leur auteur, et leur destinataire. Elles nous renseignent sur l'atmosphère dans laquelle vécut la *Jeune Belgique*, dans laquelle furent fournis tant de beaux efforts et naquirent aussi de si vives querelles. Et, en nous éclairant sur le rôle de Gilkin, elles nous permettent de juger plus clairement celui de Giraud.

Vous savez que l'amitié lia étroitement les deux poètes dès leur rencontre à l'Université de Louvain. Elle les unit jusqu'à la mort de Gilkin. Dans la bataille littéraire, les deux amis furent toujours du même côté de la barricade. En beaucoup de circonstances, si l'on ne douta pas de leur bon accord, il sembla que le plus combatif des deux, le plus intransigeant, le plus agressif, était Giraud. Ce fut lui qui signa les articles de polémique les plus véhéments, ce fut lui qui eut avec Picard, avec Verhaeren, les démêlés les plus retentissants.

Gilkin était-il plus pondéré, plus conciliant ?

En lisant ses lettres à son ami, il m'est arrivé de revoir par la pensée, les deux poètes tels que je les vis souvent,

il y a quarante ans, au Café de l'Observatoire, non loin de la demeure de Gilkin. Ils étaient là tous les soirs, isolés dans une conversation souriante. Giraud, de temps à autre, laissait tomber quelques mots, puis écoutait, amusé, en promenant d'un mouvement nonchalamment voluptueux, sous ses narines gourmandes, la fumée de son cigare.

Ces deux aînés m'intéressaient vivement. Je les ai souvent observés, de loin, avec respect. Je m'en souviens nettement : c'était toujours Gilkin qui parlait. Je n'entendais pas ce qu'il disait. En lisant aujourd'hui ses lettres, il me semble que j'entends.

Il parle un langage très vif. Il est loin de conseiller la modération.

\* \* \*

Je vous ai dit déjà, après avoir procédé à un premier dépouillement des lettres, qu'il y aurait inconvénient à publier dès à présent celles que Gilkin adressait, en 1884, de Bruxelles, à son ami alors en vacances à Famelette, chez Edmond Picard. L'inconvénient subsiste. Mais je veux détacher d'une de ces missives quelques lignes parce qu'elles révèlent un projet que nourrit Giraud et qu'il ne réalisa pas. Après la publication du *Scribe*, le poète, alors rédacteur de *La Réforme*, voulait écrire un roman politique. Gilkin, qui le tient au courant de ce qui se passe dans leur petit cénacle, lui rend compte d'une réunion chez le marchand de vins Coulomb. Il écrit, le 23 septembre 1884 :

« Dans la même parlotte, on — tu devines qui — a fortement blâmé ton projet de roman politique, sous le mirifique prétexte qu'il est indélicat d'abuser de l'intimité quasi-conjugale d'un bureau de rédaction pour éreinter les directeurs d'un journal. Il ne faut point tirer les rideaux de l'alcôve politique. A ce propos, on a beaucoup parlé de dignité littéraire; c'est même très curieux d'observer avec quelle facilité plusieurs personnes, d'ailleurs distinguées, confondent leur dignité avec un cheval de bois qu'on peut enfourcher et exciter à coups de pieds, de poing, de cravache et d'éperon sans que la bonne bête, dont les

flancs sonnent creux, fasse mine de s'emporter, ou seulement de bouger de la largeur d'un sabot. C'est un dada paisible. Tu devines que nous sommes sortis de l'algarade divisés en deux bandes très peu d'accord, et que bibi, véhémentement enragé, a expliqué à ses compagnons de route le dessous du lit de la diplomatie à fleur d'eau du Mançanarès. Depuis lors, tout s'est adouci. La Mer élégante est retournée en Flandre et M. Marchi à la frontière. Mystère et coïncidence ».

Rien n'éclaire, dans les autres lettres de cette époque, l'allusion à Gabriel Marchi, directeur du *National*, expulsé de Belgique en septembre 1884, le mystère que Gilkin découvre dans la coïncidence entre cette expulsion et le retour en Flandre de Georges Rodenbach.

Ces lettres à destination de Famelette sont à peu près les seules datées de Bruxelles. Les autres sont écrites au cours de voyages à Paris, en Allemagne, en Suisse, en Hollande, en Italie. Elles offrent, par les impressions de voyage abondamment communiquées à l'ami, formulées avec toute la fraîcheur et la passion de la spontanéité et de la confiance, un puissant intérêt. Mais ce que j'en veux retenir aujourd'hui c'est ce qui concerne la *Jeune Belgique*, les querelles qui couvent d'abord dans le groupe de ses collaborateurs et qui vont aboutir au conflit au sujet de la publication du *Parnasse* et de celle de l'*Anthologie des Prosateurs*.

Nous possédons, vous vous en souvenez, la lettre de Giraud annonçant à Gilkin que Verhaeren et Rodenbach refusent de collaborer au *Parnasse*. Je vous en ai fait connaître l'essentiel. Nous possédons aussi la lettre de Giraud à Verhaeren à cette heure décisive (1). Elle est catégorique. Elle va entraîner la rupture. Mais Giraud avait reçu de Gilkin, qui voyageait en Allemagne, des conseils de résistance. Le 15 juillet 1887, ces conseils étaient ainsi formulés :

« Ta lettre, — faut-il t'en remercier, cher Alceste ? — m'a exaspéré à l'égard des dissidents du *Parnasse*. Ce que j'en pense, me demandes-tu ? Comme toi, sans doute. Le

---

(1) Voir *Bulletin de l'Académie*. Tome XII, page 185.

moment est assez grave, très grave si j'en crois le M. Thiers qui pérore en moi. La seule tactique en pareil cas est de serrer les rangs et de faire vite. Chauffer l'enthousiasme des autres. Jouer locomotive, ça finit toujours par écraser quelque chose (ou par dérailler quand l'aiguilleur s'endort). Si les dissidents nous mettent en quarantaine, nous et notre *Parnasse*, leur rendre le procédé : — il est facile de signer un engagement de ne point collaborer, durant trois ans à partir de notre publication, à aucune publication du même genre. — De toute façon, nous arriverons bons premiers, et avant que l'impression soit parvenue à leur numéro d'ordre, tel ou tel dissident aura le temps de réfléchir. Si nous faiblissons maintenant, on se moquera de nous, — et l'on nous traitera en conséquence. »

Et le 18, Gilkin écrivait de Strasbourg :

« Ces aventures de notre Parnasse me tourmentent un peu. Je voudrais des détails. Lemerre a-t-il répondu ? Si non, Max a-t-il écrit à Vanier ? A-t-on imprimé (et récolté) des billets de fondation ? Bref, où en est-on ? Si nos deux Bernard l'Ermite persistent à dissider, persiste à leur égard dans l'opinion que je t'ai écrite l'autre jour. Et toi ? Et Van Arenbergh ? Lui a-t-on fait la visite proposée ? »

\* \* \*

Dès cette époque, la correspondance nous permet de constater que Giraud et Gilkin prennent une large part à la direction de la *Jeune Belgique*. La santé de Max Waller est chancelante. En 1888, Waller a dû, pour se soigner, quitter Bruxelles. Il a confié la revue à Giraud. Mais Gilkin intervient. Un billet daté : « Gare de Moulins, 11 juillet 1888 », dit :

« Grand merci pour ta J. B. Très bon numéro. Je ne suis pas très fou des vers d'André — peut-être est-ce parce que je fais un peu trop école ? Pour qu'on me traitât en maître ou demi-maître, je voudrais bien que l'on attendît l'apparition de mon bouquin. Enfin, c'est les honneurs avant la lettre. »

Max Waller meurt en 1889. Et nous avons, de 1892, une série de lettres dans lesquelles Gilkin apparaît dirigeant la

*Jeune Belgique*. D'abord celle-ci, datée de Heyst, 5 juillet :

« J'ai enfin reçu les épreuves de la J. B. Tu n'en as reçu aucune et pour cause : j'ai oublié de remettre ta chronique. Elle est dans une poche quelconque. Mais cela ne fait rien. Il n'y aura pas de retard, car je me suis décidé pour le numéro double : il y a urgence à caser les chameaux de prose que j'héberge dans ma ménagerie, et si Severin insiste pour le Huntley Palmers, cela fait un dromadaire de plus. Ajoute donc, et le plus possible, à ta chronique, si tu peux le faire avant la réception de tes épreuves. Et tâche de me donner des vers : tu as le temps. Réclame-s-en aussi à Severin, si tu lui écris. »

Le 2 octobre, Gilkin est à Rome. Il écrit à Giraud :

« Tu me dis qu'on se bat pour entrer dans notre Comité. Tant mieux ! Tant mieux ! Mais, pour le moment, il me paraît prudent de nous en tenir à l'entrée de Tiberghien et de Valère. »

Et puis, il parle de la rubrique : « Pages de Wallonie et de Flandre », que vient de créer l'*Indépendance belge*. De nouveau, il est intransigeant :

« ... Toute cette belle équipée m'amuse énormément. Quel nez doivent faire nos pauvres polichinelles d'amis qui ont donné dans l'attrape-nigaud du papa Harry...

» Il y a cependant moyen de jouer un bien vilain tour à la Tête de Veau. C'est d'insinuer qu'il a voulu faire un petit coup d'état pour rendre impossible la collaboration simultanée à l'*Indépendance* de l'illustre critique coquelinaud et des jeunes plumes d'oie de la Wallonie et des Flandres, d'où il résulte un délicat pied de nez à Harry. Insinuer cela c'est faire coup double et mettre les uns et les autres dans une position terriblement gênante. »

Le 8 octobre, de Florence, Gilkin donne ses instructions :

« Et la Jeune Belgique ? Tu me dis que nous faisons enrager quelques vaches marines ? Tant mieux ! Mais je crains bien de ne pouvoir achever mon second article ici. Je suis trop distrait et trop loin de ma bibliothèque. Dans le cas où je ferais faux bond au prochain numéro, mets un mot

au *Memento* pour dénoncer mon vagabondage et annoncer la remise au n° suivant. Prends aussi tes précautions pour n'être pas à court de copie.

» Suis-je-t-y un père pour ma revue, hein ?

» Soigne-la comme un colibri. »

Le 13 octobre, de retour à Rome, il écrit ces lignes, dans lesquelles nous remplaçons les noms par les lettres X et Y :

« Je pince une cachucha, une pavane, une tarentelle en l'honneur du X suprême. Que tu as bien fait de m'envoyer sa prosaille ! J'en ai encore le fou-rire. Tu ne vas pas le prendre au sérieux, ni en long, ni en large, n'est-ce pas ? On écarte de pareils oisons et on leur laisse faire leurs coïncoin dans le ruisseau. Ton mot sur le chapitre des chapeaux est superbe. Tu le lui colleras, hein ? J'espère que (Y) ne va pas se fâcher. On rirait bien s'il ripostait : la plus grossière des lâchetés est d'assassiner de pauvres lecteurs en leur servant des créations du diable — avec les gens qui crient au diable, on doit se battre au goupillon. »

Dans une lettre du 15, Gilkin revient sur le même sujet :

« Au moment de prendre le train pour Naples, je t'envoie ces quelques lignes, — un projet de *Memento* en réponse à Triboulet X : ... bien entendu, tu en feras ce que tu voudras ; je n'ai pas peur du panier où tu peux m'envoyer à tour de bras. J'ai pondu ça hier soir, dans un moment de *Jeune Belgisme* inexplicable. »

Et voici des lignes, pour nous sibyllines, datées de Gênes, le 29 octobre. Elles montrent Gilkin extrêmement attentif à tout ce qui concerne la revue, et combatif toujours, combatif au moins autant que Giraud.

« Les spiritualistes spongieux sont décidément à se tordre, — et à tordre. J'ai ri comme un petit bossu de 80 ans en lisant, dans ta lettre, les peurs vertes et bleuâtres que tu leur inspires, alors que ton futur article eût été approuvé par les plus grincheux des Vergniaud. — Nous sommes d'accord sur toute la ligne, mon cher Albert, et ce n'est pas moi qui te reprocherai de n'être pas assez modéré. Ton projet d'article est très, très bien. Il est digne et calme, comme il convient aux gens qui ne discutent point avec des roquets. »

Tout cela, toutes ces recommandations et tous ces appels au combat nous renseignent sur la genèse de polémiques fameuses. Nous pouvons constater que si, dans ses polémiques, Giraud était très ardent, Gilkin l'était au moins autant, et même qu'il avait un rôle d'entraîneur.

\* \* \*

Il y a, d'ailleurs, dans cette correspondance, autre chose, de moins belliqueux. Il y a des lettres inspirées par la seule amitié et en lesquelles on découvre la source pure de cette amitié : le culte fervent de la poésie. Ce sont celles où Gilkin parle des livres de Giraud. La première est du 11 avril 1887. Elle concerne *Pierrot Narcisse*. Et elle formule ce jugement clairvoyant :

« Les deux courants qui coulaient en toi séparés, — tu sais, comme la Lys et l'Escaut à Gand, — ont ici mêlé définitivement leurs eaux. *Pierrot Narcisse*, c'est *Pierrot Lunaire* qui a traversé les hautes tristesses de *Hors du Siècle* et qui a diamanté ses sourires de quelques vraies larmes — dans un rayon de lune. »

La seconde lettre est datée de Bruxelles, le 23 janvier 1888. Giraud vient de publier le recueil de *Hors du Siècle*. Gilkin lui écrit :

« Ce qui m'a frappé dans ton livre, c'est le ton dominant de tristesse, de mélancolie charnelle, quelque chose comme la douleur d'un esprit qui pleure de n'être pas plus en chair, qui envie les bras vigoureux et les muscles antiques pour faire l'amour comme pour faire la guerre; tristesse de se savoir trop fin, trop délicat, trop diletante; tristesse d'automne qui regarde douloureusement tomber le soleil, mourir les roses et se flétrir les fraîches chairs printanières.

» Réunies, tes pièces produisent une impression d'ensemble assez imprévue. La partie élégiaque, — dans le sens noble du mot, — domine; elle l'emporte, non en beauté mais en importance, sur les cris de révolte, moins nombreux qu'on ne le supposait. Ton titre *Hors du Siècle* se justifie d'une façon qui dérouté un peu, je pense, les prévisions: *Hors du Siècle*, vers les siècles où l'on agissait plus grandio-

sement, soit ! Mais surtout vers les siècles où l'on aimait plus librement et sans tant de souffrance, voilà le thème fondamental qui, tour à tour éclate et serpente en sourdine d'un bout à l'autre de ton livre. »

La fin de la missive est touchante :

« Voici l'heure d'aller te rejoindre au Café de l'Observatoire. Je ne te soufflerai mot de ma lettre... »

Enfin, de Nuremberg, en août 1895, Gilkin adresse à son ami cette curieuse confession :

« Je t'avoue que je n'ai pas lu la J. B. d'un bout à l'autre. Tu devines ce que j'ai laissé aux dieux et à l'avenir.

» Comme toi, je trouve l'article Verlant très bon et je crois vraiment que dans le plus volontaire, dans le plus systématique des poètes, il est une large part de son esprit et de son œuvre qui appartient à l'inconscient, à la fatalité — aux dieux comme le pensaient si justement les anciens. Je crois pour ma part avoir quelque volonté et savoir me faire une direction : ne suis-je pourtant pas en ce moment le jouet des muses ? Sur le rocher d'onyx poli où mon âme s'était assise, voilà que le souffle moqueur d'Apollon fait fleurir le vieux tronc d'un cerisier oublié depuis jadis, aux jours de ma romantique adolescence. Crois bien que j'en suis encore plus étonné que mes lecteurs. Mais que veux-tu que j'y fasse ? Résister ? Je connais trop les dieux, leurs malices et leurs colères. J'espère, en cédant, les apaiser. Le plus objectif des poètes ne saurait être qu'un miroir du monde et des contradictions qui agitent l'univers... Je sais bien qu'en me disant « objectif » je fais sourire bien des gens. Les uns, trompés par le « Je » de mes poèmes, — par le Moi que je mets en scène, s'imaginent qu'il s'agit de mon Moi personnel, de mon Moi à moi. Mes amis les plus intimes, retrouvant dans mes vers des reflets de tel ou tel moment de ma vie, de tel ou tel de mes sentiments, ne s'aperçoivent pas assez, peut-être, du détachement avec lequel, dans les choses les plus journalières de ma vie, j'ai fait un choix délibéré, systématique, en vue de la réalisation artistique que je poursuivais. Il y a dans mes vers des sincérités ; il y a autre chose aussi ; et, en somme, rien ne ressemble

moins à une confession complète. Je ne suis peut-être pas capable de me confesser entièrement, car je crois pressentir que mon protéisme dépasse ma conscience. Et cependant, Dieu sait si je me suis étudié et coupé en quatre, cheveu par cheveu ! Les forces aveugles de ma nature me poussent où elles veulent ; mais, dès que je veux réaliser une idée artistique, l'artiste qui est en moi s'éveille, choisit ses éléments, les juge, les dispose, les pétrit et les met au four, où se fait la cuisson créatrice... Le four, trop souvent, fait un four, et c'est la vengeance des dieux, qui se moquent des pauvres prométhées. »

« C'est une bien singulière lettre que je viens de t'écrire. J'ai presque envie de la déchirer. Je te l'envoie tout de même. »

\* \* \*

Il y a trois mois, je vous lisais la lettre adressée par Gilkin à Lucien Solvay en 1910, après la représentation de *Etudiants russes*, et dans laquelle, avec tant de lucidité, il s'analyse, explique ses aspirations contradictoires, les brusques revirements de sa pensée, sa troublante, sa gênante faculté d'éprouver très vite la fragilité des idées qui l'ont un moment séduit, et l'étrange entraînement qui le fait céder, pour ne pas être dupe, à la séduction de ce qu'il appelle « le mensonge d'en face ».

Ces contradictions le tourmentaient déjà quinze ans avant la confession à Lucien Solvay.

Giraud ne subissait point pareil tourment. Une immuable conviction le conduisait. Et, tandis que Gilkin s'amusait au combat, faisait de la salle d'armes, il allait, lui, au sévère duel.

Il convient d'ajouter que, jusqu'à la fin, Giraud aimait l'esprit de Gilkin, écouta, ne les interrompant que rarement d'une boutade, les brillantes dissertations de son ami. Elles lui faisaient voir tous les aspects des idées qu'il voulait défendre et de celles qu'il détestait.

Chacune de ces deux hautes intelligences servit l'autre.

# CHRONIQUE

---

## LE BUREAU

Le Bureau est ainsi constitué pour l'année 1935 :

Directeur, M. Louis Delattre; vice-directeur, M. Emile Boisacq; secrétaire perpétuel, M. Gustave Vanzype.

## LA COMMISSION ADMINISTRATIVE

L'Académie a désigné MM. Henri Davignon et George Garnir pour former, avec les membres du Bureau, la Commission administrative.

## ÉLECTIONS

En la séance du 9 février, M. Eugenio de Castro, doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Coïmbre, a été élu, en qualité de membre étranger, pour remplacer M. Brand Whitlock.

En la séance du 9 mars, Mme Colette a été élue, en qualité de membre étranger, pour remplacer la comtesse de Noailles.

## LE SOUVENIR LITTÉRAIRE

Adoptant une proposition de M. Jules Destrée amendée par M. Henri Davignon, l'Académie a décidé de consacrer fréquemment une partie de ses travaux à des études consacrées aux écrivains disparus; de faire mieux connaître l'œuvre de ces écrivains; de rééditer certains ouvrages; d'organiser des cérémonies commémoratives.

### LES PUBLICATIONS ÉTRANGÈRES

En sa séance du 9 mars, l'Académie a voté cet ordre du jour :

« L'Académie, avisée par M. Jules Destrée du dépôt d'une proposition de loi conférant au Conseil des Ministres le droit d'interdire l'entrée en Belgique de certaines publications étrangères, décide de signaler à l'autorité compétente le danger dont une interprétation extensive de cette mesure pourrait menacer les droits de la littérature. »

Cet ordre du jour a été transmis au ministre de l'Instruction Publique et au ministre de la Justice.

### LE MUSÉE DE LA LITTÉRATURE

L'Académie a reçu de M. Max Hallet, pour son Musée de la Littérature, une collection de livres d'auteurs belges, à dédicaces manuscrites.

Elle a reçu de la Direction de « L'Office de Publicité » une collection de *l'Etoile belge* et les œuvres complètes du baron de Stassart.

---

## OUVRAGES REÇUS

---

J. CUVELIER. — *La Formation de la Ville de Louvain des origines à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle*. Acad. r. de Belgique, Mémoires, 1935.

R. L. DOIZE. — *L'architecture civile d'inspiration française à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et au XVIII<sup>e</sup> siècle dans la Principauté de Liège*. Acad. r. de Belgique, Mémoires, 1934.

Louis WENNEKER. — *Clairières*, poèmes. Bruxelles, Le Thyrsé, 1935.

Joseph LEFÈVRE. — *La Secrétairerie d'Etat et de Guerre sous le régime espagnol*. Acad. r. de Belgique, Mémoires, 1934.

Paul BONENFANT. — *Le Problème du Paupérisme en Belgique à la fin de l'ancien régime*. Ac. r. de Belgique, Mémoires, 1934.

Jean BORDEAUX. — *Amitié des choses*, poèmes. Préface d'Henry Bordeaux, de l'Académie Française. Paris, Albert Messein, 1933.

KAREL DE FLOU. — *Woordenboek der Toponymie von Westelyk Vlaanderen*, vyftiende deel. Koninklyke Vlaamsche Academie, 1934.

Oscar ROELANDTS. — *Etude sur la Société libre des Beaux-Arts de Bruxelles*. Acad. r. de Belgique, Mémoires, 1935.

Marcel PASQUOT. — *Georges Antoine. L'Homme et l'Œuvre*. Ac. r. de Belgique, Mémoires, 1935.

Georges RENCY. — *Albert, Roi des Belges*. Bruxelles, Henry Bertels, 1935.

René JANSSENS. — *Les Maîtres de la Critique d'Art*. Acad. r. de Belgique, Mémoires, 1935.

Comte CARTON DE WIART. — *Marguerite d'Autriche. Une Princesse belge de la Renaissance*. Paris, Grasset, 1935.

Henri SIMON. — *Li Pan dè bon Diu*. Recueil complet des poèmes wallons de Henri Simon. Préface et glossaire de Jean HAUST. Deuxième édition. Collection « Nos Dialectes ». Institut de Dialectologie (Université de Liège). Liège, Vaillant-Carmanne, 1935.

Edward VYNCK. — *Henry Waelput*. Acad. r. de Belgique, Mémoires, 1935.

---

## ANNEXE

---

### CONCOURS TRIENNAL DE LITTÉRATURE FRANÇAISE

(Période 1929-1931)

---

## POÉSIE

---

### RAPPORT

fait au nom du Jury à Monsieur le Ministre de l'Instruction Publique.

---

Monsieur le Ministre,

Au jury chargé de désigner le lauréat du prix triennal de Littérature française, la période qui court de 1929 à 1932 apporta un bon nombre de recueils de vers.

Mais cette abondance ne peut nous dérober la vanité ou la médiocrité de beaucoup de ces livres. Les uns manquent de matière lyrique, de l'âme même de la poésie, d'une vie intérieure, fluente et profonde, inépuisable et fraîche comme une source; les autres enferment, en leurs pages, un tumulte d'idées et d'images exprimées en des musiques bruyantes et incompréhensibles.

Mais la beauté n'est-elle pas la manifestation éclatante de l'ordre, l'ordre dans la vie intellectuelle et morale, l'ordre dans la disposition des mots et des rythmes? Car notre art, borné comme toute chose humaine, implique la stylisation forcée de la réalité, — trop complexe, trop mouvante pour être saisie en son entier.

Ou, pour reprendre une parole d'un de nos esthéticiens, la poésie moderne doit émaner de toute l'âme et s'adresser à toute l'âme, à la raison unie au sentiment.

Il faut donc exiger des poètes le respect des lois régissant le fonctionnement de l'esprit humain, les lois de l'association des idées et des images, en dehors desquelles il n'y a ni intelligibilité, ni unité d'impression, ni jouissance esthétique.

Ces règles, deux jeunes écrivains, MM. Pierre Bourgeois et Eric de Hauleville, se plaisent à les ignorer ou à les transgresser; et cependant *Les nouvelles compositions lyriques* du premier et *Le genre épique* du second ont retenu l'attention du jury.

En des vers polymorphes, non rimés, avec un lyrisme débridé, diffus et souvent obscur, mais un jaillissement ininterrompu d'images et d'impressions, M. Bourgeois a voulu exprimer une âme en proie à toutes les mauvaises fièvres de la vie moderne et en même temps glorifier, non sans brutalité, une conception nouvelle de la destinée humaine, fondée sur le matérialisme, voire sur le machinisme.

Quant à M. de Hauleville, avec les mêmes qualités et les mêmes défauts, il nous a donné un film coloré d'un monde exotique de fantaisie et l'entrevision de la société future détruite par d'imaginaires révolutions. Son œuvre, qui s'apparente aux *Illuminations* de Rimbaud, est un poème en prose.

Le jury l'a mis sur le même pied que les recueils en vers, avec l'intention bien réfléchie de créer un précédent, estimant en effet que le poème en prose peut enclore autant de richesses poétiques que le poème en vers.

Dans sa *Chanson pour Caprine*, M. Maurice Careme, de son côté, use d'un vers très libéré ou d'une prose aux rythmes subtils. Son cerveau paraît autrement éduqué que les têtes formées par la culture classique. Il se contente d'images vaguement rattachées à une idée à peine formulée. Souvent dans ses pages, les mots sont groupés comme dans les petits poèmes japonais et laissent l'impression d'une traduction d'où le sens réel nous échappe à moitié. Bref, un art incomplet, volontairement peut-être, mais attestant des dons pré-

cieux d'observation, hélas ! foulés aux pieds, et d'appréciables qualités de concision, de sincérité dans l'analyse du moi.

M. Gaston Pulings se sert d'un vers libéré plus sage, mais dépourvu de rimes, afin de traduire, lui aussi, les troubles de la vie moderne, tels qu'il les perçoit, d'un œil aigu de moraliste, dans son propre état d'âme. Tout en rappelant Racine et les jansénistes, ce besoin de sincérité absolue et la haute conscience qui l'inspire se retrouvent chez beaucoup d'écrivains d'aujourd'hui. Mais cette analyse du moi condamne souvent les poètes à la sécheresse.

M. Georges Guérin, âme très haute également, versificateur plus classique, nous apparaît dans ses divers recueils, *L'Eden intérieur*, *Ame en vigie*, *Pollens*, comme un mystique replié sur lui-même, avide de perfection, de vérité infinie. Notre époque matérialiste et négatrice l'a rempli de dégoût ; nos livres l'ont déçu ; les abstractions d'un vain idéalisme l'ont desséché : il n'a trouvé la paix que dans la foi et la charité. Tout en admirant la noblesse de cette pensée, l'effort soutenu du poète qui a pu évoquer une vie intérieure vidée de toute image sensuelle, cette « vie obscure » étudiée par Saint Jean de la Croix, on regrette de voir cette poésie s'adresser trop exclusivement à l'intellect et s'évanouir dans des développements abstraits.

Plongé lui aussi dans la vie de l'âme, M. Jules Minne, dont l'art ne se dégage pas encore de l'influence de Van Lerberghe et de Maeterlinck, a murmuré dans plusieurs recueils ses rêves imprécis et ses images irréelles tout embuées de symbolisme. Sa plaquette *L'intime obole* nous ramène à une poésie plus facile, plus chantante et d'une trame un peu lâche.

Dans le recueil de Camille Melloy, *Retour parmi les hommes*, s'observent des qualités et des déficiences de même ordre. Ses *Petites élégies* nous avaient donné la mesure de son âme que la foi, l'amitié, la pitié ont fait vibrer longuement. Ses nouvelles compositions révèlent un peintre qui retient les images et les couleurs vives du paysage flamand. C'est avec bonheur qu'il chante son village, les saints populaires dont

il forme des groupes saisissants, dans la manière de Breugel. Limité à de courts poèmes, son lyrisme gagne en force suggestive. Il perd à se répandre en de longs poèmes.

Celui d'Adolphe Hardy, un classique qui connaît le prix de la concision, se concentre volontiers ou se dépouille en de courtes pièces dont la forme et la pensée valent par leur pureté. Brillantes miniatures, les sonnets du *Cortège des Mois* (1931) peignent la nature avec amour et témoignent un tempérament qui rachèterait, par sa finesse et sa fraîcheur, son excessive sobriété, si, du moins, c'était là un défaut.

Dans une plaquette, *A l'ombre de l'amour*, M. Robert Dubois de Vroylande a dit en quelques strophes bien venues la peur de l'adolescent pensif devant le monde et devant soi-même, la crainte de ne point trouver dans la vie l'absolu dont tout poète a la nostalgie, et le regret de n'avoir pas chanté ce qu'il fallait chanter, l'infinie beauté du monde.

C'est justement ce que M. Roger Bodart, dans *Les mains tendues*, a célébré en des poèmes souples, riches d'images qui seraient charmantes si parfois elles ne frisaient la préciosité. On aime que ce jeune homme, touché jusqu'aux larmes par la splendeur mystérieuse des choses, pressente la mort de tout et dise ses craintes avec tant de ferveur.

La maladie paraît avoir ouvert les yeux de M. Carlo Bronne sur la beauté de sa terre natale, que

L'orgueil, l'exil, la chair et ses troubles alarmes

avaient dérobée dans leurs mirages.

En même temps, la crise dénouée révèle à notre homme la douceur de la vie : en cadences gentiment balancées, que des dissonances sauvent de la monotonie, M. Bronne exprime des émotions profondes à l'aide de discrètes paroles et peint en quelques touches les paysages nuancés de Wallonie ou de Normandie... Les poèmes de *Collines que j'aimais* prouvent quelles fleurs délicieuses peut donner la culture classique, la technique de Malherbe assouplie par un artiste délicat.

Remarquables par la ferveur de l'inspiration et par l'ampleur de la musique, les poèmes de M. José Gers, conçus à bord du chalutier 099 *Jeanne*, et dédiés à l'Elue, sont composés selon une formule plus romantique, mais toujours respectueuse des règles de l'harmonie. Certains sonnets, croquis de pêche, vus par un œil-peintre, rappellent la netteté parnassienne.

M. Bernier n'a pas voyagé comme M. Gers; aussi nourrit-il le rêve des sédentaires avides d'aventures et de paysages nouveaux. Ce besoin d'évasion commun à tous les poètes, il l'a confessé avec quelque ironie en de courtes pièces de ses plaquettes *Portes obliques*, et *Carrousel d'ennui*. En des traits frappants, il y suggère aussi les troubles de l'adolescence égarée en de mauvais lieux ou frissonnant sur le seuil des hôpitaux. Mais il n'a pu jusqu'ici s'évader de lui-même et, d'un durable essor, s'élever vers la pure beauté; car le véritable plaisir esthétique ne se constitue pas d'une combinaison de sensations équivoques; et le poète n'est libre que s'il est porté vers l'idéal par une foi vigoureuse. loin des laideurs de la terre. Or, trop d'auteurs actuels subissent exclusivement l'attraction du mal tout en souffrant de ce penchant qui souvent procède d'une douloureuse pitié.

Certes, on ne fera pas ce reproche à Mme Marie Gevers, dont le recueil *Brabançonnes à travers les arbres*, fruit d'un art primesautier, contient de claires aquarelles et des chansons au rythme enlaçant, et célèbre avec un lyrisme facile la pureté de la nature et de l'enfance.

C'est aussi avec une fraîche émotion que Mme Jeanne Mayeur, dans ses *Offrandes fraternelles*, comme déjà dans *Le signe du berger*, a dit en vers limpides, d'une mollesse lamartinienne, l'amour de son terroir et des vieilles choses qui s'en vont.

Sensibilité saine, tempérament mesuré, comme ces deux charmantes poétesses, mais artiste plus scrupuleux, M. Noël Ruet a publié deux nouveaux recueils, *Musique de chambre* (prix Polak 1930) et *Cercle magique*. Dans ce dernier volume s'entrevoient, de-ci, de-là, les promesses d'un renouvellement de l'inspiration. Mais les pièces de *Musique de chambre*

ne révèlent pas de nouveaux aspects de cette personnalité poétique. A vrai dire, elles attestent la perfection croissante du talent, tout en représentant toujours le même élégiaque, le même poète de la vie heureuse, qui chante, d'une voix douce, la nature et la beauté féminine confondues en un accord exquis. Et vraiment M. Ruet semble chanter comme il respire; il exalte la douceur de vivre, paraît ignorer, comme un enfant, la souffrance et la méchanceté, tant son âme insoucieuse se mêle à l'heure enchantée qui passe, au flux des apparences et des mirages. A peine une fois lui échappe-t-il un soupir de regret vers le passé (*D'une autre rive*).

Sans doute, cette sérénité cache-t-elle des tristesses que le poète accepte avec le sourire et dissimule aux hommes; car il sait que ses frères, qui portent leurs propres tourments, sont sourds à ceux des autres et préfèrent à des plaintes, une musique plaisante qui les console, et des images de bonheur qui versent l'illusion dans leurs cœurs. De là, ces portraits de jeunes beautés qui se multiplient dans l'œuvre de M. Ruet, tracés d'une main d'artiste, légère et tendre.

Mais voici que dans *Le cercle magique* sonnent, en sourdine encore, de nouveaux accents, plus mélancoliques, mais plus émouvants :

Automne, que le temps dépouille, laisse aussi  
Mon corps et mon esprit reconnaître leurs bornes.

Ailleurs, ce chantre du bonheur et des pures tendresses demande enfin au dur Amour :

Fais donc que je découvre aussi et que m'émeuve  
La chanson d'un pauvre homme...

Et la pièce évoquant Laforgue prouve les réserves de pitié encloses en lui. Néanmoins, ces notes éparses n'ont pas empêché le jury de constater la monotonie de l'inspiration gracieuse de ce poète bien doué. Il l'a distingué tout spécialement et classé aux côtés de Mademoiselle Elise Champagne et de Franz Ansel, desquels il a pesé longuement les mérites.

Mademoiselle Champagne, dans une œuvre déjà considérable, accuse, en un relief un peu sévère, une figure presque

virile, et laisse entendre avec une farouche retenue, une âme altière, sourdement passionnée, révoltée en secret de se voir enfermée dans l'horrible prison de la vie d'aujourd'hui, au milieu de décors sordides, des quartiers pauvres ou des banlieues lépreuses, rejetée des joies du monde par une société sans pitié pour les pauvres et les rêveurs avides seulement d'azur et d'idéal.

Pour avoir désiré me griser d'infini,  
De lumière et de ciel, et marché devant moi  
Au rythme des chansons, voyez, ils m'ont banni  
Derrière un mur de pierre implacablement droit.

Dans son recueil de 1929, *Le mur sans porte*, toujours en proie au pessimisme qui la caractérise, elle trouve amer le printemps, importun le chant des oiseaux, inutiles les beaux garçons parés « de grâces niaises », parce qu'ils ont en réalité « l'âme vile » ; à ses yeux, la cité, avec ses music-hall, ses phonos, ses bals, n'est que pourriture :

O vile courtisane, ô ville !

Les belles autos jouant dans la lumière lui semblent surmontées de mouvantes croix funèbres, et les rues joyeuses des dimanches, plus tristes qu'une région dévastée.

Pessimisme excusable, à vrai dire, car le poète, qui voit plus profondément que les heureux du siècle, charmés par la seule apparence, saisit de l'humanité les mensonges, les grimaces ; et, dans le cortège des masques hilares, elle aperçoit avec horreur la Camarde qui tient les ficelles de la danse.

Souvent l'image traduit avec force l'intuition de ce poète contempteur des jouissances vulgaires et mesquines. On ne peut rester insensible devant la désolation majestueuse de certains de ses vers qu'on rapprochera, pour le rythme et la couleur, de ceux de Jeanne Termier :

Et tu me chanteras un doux air de banlieue,  
Amer et désolé comme un grand terrain vague.  
Et mon enfance où le regret morne divague  
Sourira dans le ciel sans regard de tes yeux.

Et nous irons le long des murs et des clôtures,  
 Graves enfants aux tabliers de satin noir,  
 Qui marchent devant eux et vont à l'aventure  
 Chercher on ne sait quoi dans les rues sans trottoir.

Dans son volume daté de 1932, *Mont de Piété*, Mademoiselle Champagne oppose avec plus de force encore la réalité misérable de la destinée du poète à la fierté de son idéal. Instinctivement, elle parle par images, par symboles. Le Mont de Piété qu'elle esquisse, c'est encore le monde où le poète, aux mains vides de réelles richesses, n'apporte que ses déceptions. Il a mis le meilleur de lui-même dans les chants qu'il a lancés, de sa mansarde, au-dessus de la foule distraite; et celle-ci lui a refusé le peu d'amour et de bonheur qu'il méritait en retour.

Mais comment le commun des hommes écouterait-il avec plaisir un chanteur qui, pour avoir pénétré la tragédie de leur existence, n'offre que des accents désespérés ou cruellement ironiques ?

Certes Mademoiselle Champagne a su montrer, avec une énergie bien caractéristique, l'éternelle antithèse du rêve et de la réalité, développée par les romantiques avec une éloquence plus déclamatoire.

Mais on regrette que la forme, souvent nerveuse, dépouillée et suggestive à souhait, ne soit pas toujours à la hauteur de cette noble inspiration et paraisse se ressentir parfois de l'obscurité de l'idée ou de l'extrême tension du sentiment.

M. Franz Ansel échappe à cette critique. Dans son nouveau recueil, *La flamme et la lumière*, l'idée s'énonce toujours nette mais sans sécheresse didactique; toujours clair et comme épuré le sentiment se formule, s'épanche avec une pénétrante vibration; et le style, par sa densité comme par l'agencement des mots, rappelle le tour élégant et sobre, le tracé ferme et pur et le relief sans dureté des poètes latins.

Par une coquetterie peu commune aujourd'hui, preuve de haute probité et de constant vouloir, Ansel choisit des rimes somptueuses ou rares qui, loin d'être un vain ornement, baignent la pensée de lumière, prêtent au poème un contour définitif et répandent des notes éclatantes dans

sa musique. Car la poésie de Franz Ansel, dans *La flamme et la lumière*, est musique aussi; animée d'un rythme large c'est une harmonie ample, onduleuse, exhalée d'un cœur épanoui par l'amour, l'admiration, ou frémissant de regret.

Toute l'œuvre de M. Ansel est imprégnée de souvenirs d'Italie; elle ressemble à ces torses de marbre, dorés par les rayons du soleil méditerranéen, qu'on exile dans nos musées sombres et froids.

Afin de mieux apprécier *La flamme et la lumière*, *Nouveaux poèmes d'Italie*, peut-être n'est-il pas inutile de feuilleter le précédent recueil du même auteur, les *Muses latines*.

M. Franz Ansel, instruit par de longs séjours en Italie et par une étude assidue de l'histoire, de l'art et des lettres de ce pays, nous a livré, avec ce livre, les fruits délectables de ses voyages et de ses lectures : une centaine de sonnets et quelques poèmes dédiés à Horace et à Fogazzaro, le tout savamment disposé dans une corbeille ouvragée.

M. Ansel n'est point tant un Parnassien modéré, qui ne sacrifie jamais l'idée à la rime, qu'un classique à la tête bien faite et au cœur assagi. A-t-il suivi l'exemple de Goëthe, de Byron, de Keats, de Shelley, qui ont cherché l'antique beauté sous le ciel d'Italie et qu'il évoque en de beaux sonnets? Ou plutôt n'a-t-il pas obéi au besoin de lumière qui emporte tout homme du Nord vers la source du soleil, vers Rome éducatrice de l'Occident?

Cet amour de la beauté et de la lumière inspire à M. Franz Ansel des pièces parfaites comme celle-ci :

Pour donner à son rêve une forme éternelle,  
Et vaincre à force d'art les potiers d'alentour,  
Prixillus fit ce vase arrondi par le tour,  
Près d'Eglé dont le bras fut plus léger qu'une aile.

Et l'arc des noirs sourcils tendu sur la prunelle,  
La ligne de la hanche au flexible contour  
Et du sein qui s'abaisse et s'enfle tour à tour,  
L'urne aux flancs recourbés les perpétue en elle.

Tout ce beau corps revit dans son grain ferme et clair :  
Car, fraîche aux yeux et douce à la main qui la touche,  
D'un fantôme adorable elle anime encor l'air.

Eglé n'est plus que cendre, et l'ombre emplît sa bouche :  
 Mais chaque soir, l'adieu du soleil qui se couche  
 Rend à l'antique argile un ton de jeune chair.

L'homme passe; la nature et l'œuvre restent immuables au milieu des métamorphoses. Cette idée, toujours présente à l'esprit des artistes, les pousse à tâcher d'éterniser dans une œuvre durable l'éphémère beauté. Elle domine la vie intérieure de M. Ansel; elle explique toute sa poésie et les plus fortes pages de *La flamme et la lumière* l'illustrent encore.

Il convient d'apprécier en ce poète non seulement son vif sentiment de la beauté et le puissant équilibre entre les facultés poétiques ainsi qu'entre la forme et le fond : mais encore une science consommée et discrète des antiquités italiennes. Exacts et vivants ses portraits : Stésichore d'Himère, Empédocle, Virgile, Horace, Catulle, Dante. Gracieux et vrais, ses tableaux de la vie en Sicile, à Pompéï, à Rome. En particulier la série des sonnets consacrés à la *familia romana* commente à merveille les institutions de Rome, en dégage la force et l'honnêteté.

En somme, dans son premier recueil, M. Franz Ansel célébrait l'Italie en Parnassien, dont l'inspiration est disciplinée par la science, par l'histoire et par la technique du sonnet. Mais, dans *La flamme et la lumière*, sa personnalité, libérée du joug du poème à forme fixe et enrichie par l'âge et de nouveaux séjours en Italie, se traduit en des stances déroulées comme des guirlandes pour honorer la terre sacrée, qu'il adore à l'instar d'une maîtresse.

M. Ansel a senti profondément, physiquement, le charme de l'Italie, patrie de son âme vers laquelle il ne cesse d'aspirer; il a voulu perpétuer les heures d'extase pendant lesquelles il a possédé sa beauté; il a souffert de pressentir la fin de cette union et, comme Lamartine, il a dit, avec une éloquence pénétrante, la mélancolie sereine des heureux, conscients de la fugacité de leur bonheur.

La place me manque ici pour montrer en détail les finesses de l'art de M. Ansel : la trame serrée de son vers, — si doux-coulant, si facile en apparence, — les grâces souveraines du verbe et l'homogénéité des images savamment assorties

pour suggérer des tableaux émouvants ou grandioses : la Toscane, ses jardins édéniques, baignés des ors du soir ou des chants limpides du rossignol ; l'Ombrie où les cyprès et les cloches semblent prier de concert pendant que l'ombre de Saint François passe dans le crépuscule plein de colombes ; et Rome, la ville éternelle, qui arrache au poète ses accents les plus suaves et les plus puissants à la fois.

Il faudrait chercher aussi par quel mystère, en cette poésie, la netteté latine de l'idée s'unit à l'infini du sentiment moderne et aux résonances profondes d'une musique toute romantique.

Il faudrait citer les vers — si nombreux — où s'attestent une sensibilité d'artiste, un œil de peintre et de sculpteur sensible aux rapides effets de lumière, aux ondoiemens fugitifs des lignes. M. Ansel écrit avec raison :

Souffles, parfums, clartés, beaux arbres toujours verts,  
Chants des fontaines, voix des cloches sur le Tibre,  
Peuplez ma solitude, et qu'avec vous mon vers  
Flotte, embaume, étincelle et vibre !

Il semble bien que l'amour humain, absent du recueil *Les Muses latines*, ait affiné tous les sens du poète, lui ait permis de pénétrer l'âme même de l'Italie, composée de force et de passion. Une fois de plus, une noble volupté a fécondé le talent et inspiré des chants pathétiques, qui ne mourront point :

Laissons la Ville au loin, ses temples, ses palais,  
Et son Tibre inquiet roulant à larges ondes :  
Gagnons les champs déserts, ô Muse qui te plais  
Dans les solitudes profondes !

C'est parmi leurs cyprès et leurs tombeaux croulants  
Que je sens à quel point ton pur amour m'enivre,  
Car cette poudre antique où tu vas à pas lents  
M'apprend mieux le bonheur de vivre.

La vue des ruines de Rome, l'idée de la fin inéluctable de toute chose humaine, non moins que l'amour nuptial et la beauté des sites classiques inondés de lumière et de brise

parfumée, ont excité, dans le poète, la joie de vivre et le désir de s'assurer la durée, en projetant dans le cadre immortel des beaux vers, une pensée exaltée par la grandeur des siècles passés et la douce splendeur du présent.

La perfection artistique de cette œuvre, unie à la profondeur de l'idée et du sentiment, dans lesquels se reconnaît le meilleur de l'Homme, cœur et raison, a paru, à la majorité des membres du jury, prêter une valeur prééminente au poète de *La flamme et la lumière*.

Aussi vous proposent-ils, Monsieur le Ministre, d'attribuer à M. Franz Ansel le prix triennal de Littérature pour la période 1929-1931.

Et ils vous prient de vouloir bien agréer l'hommage de leurs sentiments respectueux.

Bruxelles, le 7 octobre 1932.

*Le Rapporteur,*  
Paul CHAMPAGNE.

## LISTE DES MEMBRES DE L'ACADÉMIE

### Membres belges

- MM. FRANZ ANSEL, avenue Marie-José, 52, Bruxelles.  
ALPHONSE BAYOT, rue Marie-Thérèse, 5, Louvain.  
CHARLES BERNARD, 50, avenue de la Toison d'Or, Bruxelles.  
EMILE BOISACQ, 271, chaussée de Vleurgat, Bruxelles.  
H. CARTON DE WIART, chaussée de Charleroi, 137, Bruxelles.  
GUSTAVE CHARLIER, 183, avenue Milcamps, Bruxelles.  
LÉOPOLD COUROUBLE, 4, rue Adolphe Guiol, Toulon (Var).  
HENRI DAVIGNON, 76, rue de Trèves, Bruxelles.  
LOUIS DELATTRE, rue Beeckman, 28, Uccle.  
JULES DESTRÉE, rue des Minimes, 45, Bruxelles.  
GEORGES DOUTREPONT, rue des Joyeuses Entrées, 26, Louvain.  
LOUIS DUMONT-WILDEN, 181, avenue de Paris, Rueil (Seine-et-Oise)  
France.  
JULES FELLER, rue Bidaut, 19, Verviers.  
GEORGES GARNIR, rue du Cadran, 7, Bruxelles.  
VALÈRE GILLE, rue Lens, 18, Bruxelles.  
EDMOND GLESENER, rue Alphonse Hottat, 21, Bruxelles.  
JEAN HAUST, rue Fond Pirette, 75, Liège.  
MAURICE MAETERLINCK, villa « les Abeilles », les Baumettes, Nice.  
GEORGES MARLOW, 523, avenue Brugmann, Bruxelles.  
ALBERT MOCKEL, avenue de Paris, 179; Rueil (S.-et-O.).  
GEORGES RENCY, avenue Jean Linden, 53, Bruxelles.  
HENRI SIMON, à Lincé-Sprimont.  
PAUL SPAAK, 76, rue Saint-Bernard, Bruxelles.  
HUBERT STIERNET, 149, rue Stéphanie, Bruxelles.  
LUCIEN-PAUL THOMAS, La Roseaie-La Hulpe.  
GUSTAVE VANZYPE, rue Félix Delhasse, 24, Bruxelles.  
GEORGES VIRRES, Lummen (Limbourg).  
MAURICE WILMOTTE, rue de l'Hôtel des Monnaies, 84, Bruxelles.

### Membres étrangers

- MM. GABRIELE D'ANNUNZIO, Gardone (Italie).  
FERDINAND BRUNOT, rue Leneveux, 8, Paris.  
EDOUARD MONTPETIT, 180, rue Saint-Jacques, Montréal (Canada).  
J. J. SALVERDA DE GRAVE, 206, Valerius straat, Amsterdam.  
BENJAMIN VALLOTTON, Nouveau Marché aux Poissons, 4, Strasbourg.  
EMMANUEL WALBERG, Universitet de Lund (Suède).  
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN (Paris).

### Membres décédés

- MM. IVAN GILKIN, 1924.  
ERNEST VERLANT, 1925.  
GEORGES EEKHOUD, 1927.  
AUGUSTE DOUTREPONT, 1929.  
ALBERT GIRAUD, 1929.  
FERNAND SEVERIN, 1931.  
CHRISTOFER NYROP, 1931.  
MAX ELSKAMP, 1931.  
M<sup>me</sup> ANNA DE NOAILLES, 1933.  
MM. ALBERT COUNSON, 1933.  
EMILE VAN ARENBERGH, 1934.  
HUBERT KRAINS, 1934.  
ARNOLD GOFFIN, 1934.  
BRAND WHITLOCK, 1934.

## PUBLICATIONS DE L'ACADÉMIE

### Communications

*Charles Van Lerberghe*. Esquisse d'une biographie, par Fernand SEVERIN.

*Littérature et Philologie*, par Jules FELLER.

*La langue scientifique en Belgique*, par Albert COUNSON.

*Le Premier « Tartuffe »*, par Gustave CHARLIER.

*Le Français à Gand*, par Albert COUNSON.

*Michel-Ange*, par Arnold GOFFIN.

*Eugène Demolder*, par Hubert KRAINS.

*Qu'est-ce que la civilisation ?* par Albert COUNSON.

*La Clef de « Clitandre »*, par Gustave CHARLIER.

*Ronsard et la Belgique*, par Gustave CHARLIER.

*De Babel à Paris ou l'Universalité de la langue française*, par Albert COUNSON.

*L'évolution du type de Pierrot dans la littérature française*, par Georges DOUTREPONT.

*Les Classiques jugés par les Romantiques*, par Georges DOUTREPONT.

*Autour du « Premier Tartuffe »*, par Gustave CHARLIER.

*Une amie belge de Louis Veuillot*, d'après une correspondance inédite, par Henri DAVIGNON.

### Mémoires

*Les Sources de « Bug Jargal »*, par Servais ETIENNE.

*L'Originalité de Baudelaire*, par Robert VIVIER.

*Charles De Coster*, par Joseph HANSE.

*L'influence du naturalisme français en Belgique*, par Gustave VANWELKENHUYZEN.

*Introduction à l'Histoire de l'Esthétique française*, par Arsène SOREIL.

*Les Etrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeulx à Molière*, par Marcel PAQUOT.

*Etude philologique sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin*, par Marthe BRONCKART.

*La littérature et les médecins en France*, par Georges DOUTREPONT.

*Edmond Picard et le Réveil des Lettres belges, 1881-1888*, par François VERMEULEN.

*Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hasselt*, par Madeleine REICHERT.

### Textes anciens

*Le Poème moral*. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200. Edité par Alphonse BAYOT.

*La Trage-Comédie pastorale (1594)* publiée avec une introduction et des notes par Gustave CHARLIER.

### Rédition

Octave PIRMEZ. — *Jours de Solitude*. Édition du Centenaire, publiée avec une introduction de Paul Champagne, par Gustave Charlier.